

Condition : être jeune

Jean Pierre Girard, *Silences*, Québec, L'instant même, 1990, 145 p.

Collectif, *En une ville ouverte*, Québec, L'instant même / Atelier du Gué, 1990, 203 p.

Diane-Monique Daviau

Numéro 60, hiver 1990–1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38352ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daviau, D.-M. (1990). Compte rendu de [Condition : être jeune / Jean Pierre Girard, *Silences*, Québec, L'instant même, 1990, 145 p. / Collectif, *En une ville ouverte*, Québec, L'instant même / Atelier du Gué, 1990, 203 p.] *Lettres québécoises*, (60), 27–28.

Jean Pierre Girard, *Silences*, Québec, L'instant même, 1990, 145 p., 18,95 \$.

Collectif, *En une ville ouverte*, Québec, L'instant même / Atelier du Gué, 1990, 203 p., 18,95 \$.

Condition : être jeune

NOUVELLES
Diane-Monique
Daviau

Voici onze auteurs. Ils ont un point en commun, un seul, peut-être: ils sont « jeunes ». Paraît-il.

Tout étant relatif, surtout en matière d'âge, tracer (pour ne pas dire « dresser ») une frontière entre jeunes et vieux écrivains me semble plus périlleux qu'autre chose. Mais « relève » oblige, paraît-il, et les concours littéraires aussi. Paraît-il.

Donc la frontière entre les jeunes écrivains et... les autres s'établit ces années-ci à trente-cinq ans. C'est généreux. Me semble-t-il. Car on pourrait facilement voir rassemblés (tous pêle-mêle dans un même grand sac) des « jeunes » de dix-huit ans et des « jeunes » de trente-cinq ans (presque deux fois l'âge des premiers!).

L'Office franco-québécois pour la jeunesse proposait donc l'an dernier son deuxième concours littéraire pour — disons — « les moins de trente-cinq ans ». Tenait lieu de « thème », cet extrait des *Récits et Fragments narratifs* de Franz Kafka :

Il y a longtemps, bien longtemps que je voulais aller dans cette ville. C'est une grande ville pleine d'animation, plusieurs milliers d'hommes l'habitent, n'importe quel étranger y est admis.

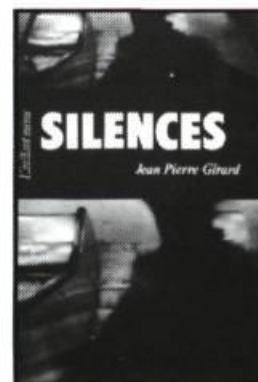
Une ville ouverte

Cette ville ouverte à l'imagination des « jeunes » auteurs de la France et du Québec semble en avoir convaincu quelques-uns de s'y jeter corps et âme, balayant tout sur leur passage, tellement ils étaient tentés, pris par l'aventure. D'autres, au contraire, se sont avancés plutôt timidement, faisant plusieurs fois, à mots feutrés, le tour de cet espace, de ce lieu dont ils savaient soit trop peu de choses, soit beaucoup trop pour l'approcher sans quelques détours et précautions. Quelques autres, plus rares, cependant, n'y sont jamais arrivés. Si l'image n'était pas si cliché, je dirais qu'ils sont restés devant la porte, moins ouverte sûrement que la ville elle-même, ou plus difficile d'accès, qui sait, l'imaginaire est si capricieux, parfois, si fragile...

Les dix « jeunes » auteurs retenus (cinq Québécois et cinq Français et, chose étonnante (est-ce

un hasard, j'aimerais bien savoir), le partage est égal entre les hommes et les femmes: cinq d'un côté, cinq de l'autre!) se sont évidemment inspirés très diversement de la proposition de Kafka pour aborder la fameuse ville « ouverte » et pleine d'animation dont il devait être question. La plupart du temps, c'est ce qui fait d'ailleurs l'originalité et l'intérêt des recueils collectifs composés autour d'un thème ou d'une idée évocatrice, et *En une ville ouverte* ne fait pas exception à la règle: un même point de départ mène vers des situations, des personnages, des univers, des points de chute tout à fait uniques, parfois même aux antipodes les uns des autres. Dans cette diversité, bien sûr, il y a des inégalités. Certaines nouvelles sont un peu plus intenses, mieux écrites, plus profondes ou plus légères que d'autres. Pour ma part, j'avoue avoir préféré — et de loin — les deux « mentions spéciales » du jury au premier prix. La nouvelle du grand gagnant, le Français Paul Baquiast, m'a, malgré la fantaisie et les pirouettes humoristiques dont elle est composée, profondément ennuyée. L'idée est originale (relater des événements historiques du point de vue d'une statue qui les a « vécus » ou vus se dérouler « sous ses yeux »), mais je crois qu'il faut s'intéresser un peu/beaucoup à l'histoire pour aimer vraiment ce texte.

La nouvelle de Claire Chouinard (mention spéciale pour « Quand le cristal creuse son ombre ») et celle de Jean-Pierre Cattet (mention spéciale pour « La grande faim dans les arbres ») sont par contre d'une tout autre venue. Celle de Chouinard, déroutante, dans laquelle on ne peut entrer que très lentement, un petit pas à la fois, est mystérieuse à souhait, mais s'éclaire un peu plus à chaque mot qui s'ajoute, prenant au fil des phrases une épaisseur, une profondeur auxquelles la structure complexe de la nouvelle contribue d'ailleurs grandement. C'est peu à peu qu'on découvre et apprécie les qualités de ce



• texte dont la « fin » m'a beaucoup plu. Jean-Pierre Cattet, quant à lui, a probablement écrit la nouvelle la plus kafkaïenne du recueil, kafkaïenne de désespoir et d'humour, de situations et de personnages qui rappellent beaucoup *L'Amérique*, par exemple. C'est une nouvelle drôle et émouvante dont les personnages sont de la trempe de ceux de Kafka, une nouvelle pleine de trouvailles, d'images colorées, de descriptions savoureuses et de tournures qui provoquent même parfois un vif éclat de rire. Je vous souhaite de partir vous aussi pour la Nouvelle-Aurore à la recherche de « L'élagueur » exilé et tant aimé...

Parmi les autres nouvelles du recueil, trois m'ont donné un plaisir particulier: il s'agit de « L'initiation » de Suzanne Gagné, dont il est préférable de parler le moins possible pour ne pas trahir la chute; je me contenterai donc de dire que la nouvelle porte bien son titre! Puis « La timbale » d'Olivier Rosec, un texte dont la première moitié me semble un peu plus convaincante que la deuxième, mais qui met en scène des personnages rapidement attachants auxquels on voudrait pouvoir s'attacher davantage et qui nous retiendraient probablement un peu plus si les derniers morceaux de la nouvelle étaient un peu moins décousus. Finalement, « Avant de partir » de Jean-Paul Beaumier: tout comme le titre, la nouvelle a plusieurs niveaux de sens qui s'entrecroisent, s'enrichissent mutuellement. On a envie de la relire, à cause de la justesse de ton, de la tristesse qui la traverse, à cause de la question de Marie et des conséquences qu'une question aussi simple peut avoir. Dans une nouvelle comme dans la vie.

Dans ces nouvelles, je n'ai pas senti que l'auteur était « jeune » et que cette « jeunesse » était une caractéristique, une qualité particulière. Je l'ai soupçonné dans d'autres textes, à cause de la langue et du style dont j'ai eu souvent l'impression qu'ils se voulaient « jeunes ». Comme si c'était une condition pour que la voix soit nouvelle, originale.

Des silences qui parlent

Jean Pierre Girard, prix Adrienne-Choquette 1990 pour *Silences*, a rassemblé dans ce livre en trois parties une douzaine de nouvelles très diversifiées et par le propos, et par le ton, et par la composition. Si certains textes font davantage éclater que renouveler la structure de la nouvelle, il en est d'autres qui sont exemplaires: des nouvelles drôlement bien menées et qui nous mènent, elles, loin.

Celles que j'ai le moins aimées sont encore ici celles face auxquelles j'avais le sentiment — désagréable — que l'auteur avait voulu à tout prix faire « jeune », « éclaté », « original », celles dont la langue se donne elle-même en spectacle au lieu de servir, de nourrir, de supporter le

texte, de le constituer de fond en comble. Devant ces textes-là, j'avais l'impression d'être de trop. Ou que ce n'était pas à moi qu'on s'adressait. Faut-il pour goûter certains textes être « jeune à tout prix »? Possible. Avis aux dinosaures.

Mais j'en ai apprécié d'autres et j'ai tout particulièrement aimé « P. A. », une des nouvelles les plus longues du recueil, peut-être celle qui est la mieux composée, développée, dont les personnages s'imposent vraiment parce qu'ils sont forts, denses, parce qu'il y a justement tout au long de cette nouvelle des silences éloquentes, instructifs, profonds, des silences qui parlent vraiment, tombent à point, valent au moins mille mots. Et parce que les mots et les silences, dans « P. A. », servent à aimer, pardonner, consoler. À tromper, aussi, à faire mal. À mentir, à inventer. À montrer l'autre côté, la face cachée des choses et des gens. À mettre en scène la vie. Avec tous ses replis, ses fissures, ses masques. Ses histoires cruelles. Qu'on ne peut raconter qu'avec des mots remplis de silences vibrants comme des voix.

Ça, j'ai aimé.

En lisant « P. A. », je vous jure, c'est pas pour me vanter, au détour d'une phrase, comme ça, tout à coup, sans prévenir, je me suis sentie *jeune*.

Devant les deux dernières phrases de « La supercherie » aussi.

Et en lisant le début et la fin de « Ça fait ting ».

De temps à autre, aussi, ça m'est arrivé dans « L'éclair blanc ». Comme un éclair, comme ça.

C'est déjà pas si mal. Pour un vieux dinosaure. **Lq**

Atelier Tise Dubois reliure-main

Offrez-vous un livre relié ou
choisissez l'être aimé en le
gratifiant d'un velours pour
les yeux et d'une caresse
pour la main.

Un livre relié, un cadeau qui
nous accompagne toute la
vie...

Prix tout à fait abordables.

Atelier Tise Dubois
643, avenue Mc Eachran
Outremont (Québec)
☎ (514) 274-5240